que sais-je ?

HISTOIRE DE L'AFRIQUE PRÉCOLONIALE

ANNE STAMM



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

022319463

Histoire de l'Afrique précoloniale

16
D1 TON
2796

QUE SAIS-JE ?

93

Histoire de l'Afrique précoloniale

ANNE STAMM
Docteur en histoire
Docteur ès lettres et sciences humaines



DL -7 FEV. 97 04744

ISBN 2 13 047875 1

Dépôt légal — 1re édition : 1997, janvier

© Presses Universitaires de France, 1997
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

AVERTISSEMENT

Traiter de l'histoire de l'Afrique noire en un seul volume de la collection « Que sais-je ? » étant une impossible gageure, il a été décidé de consacrer un premier volume à la période antérieure à la colonisation, un deuxième volume traitera de la colonisation et de la décolonisation.

Même ainsi, il aurait été difficile de retracer une histoire complexe faite de conquêtes, d'annexions, d'adhésions, de révoltes, de grands mouvements de populations sans tenir compte d'un certain cadre géographique : si les conditions physiques semblent, pour le continent noir, moins importantes que les facteurs historico-politiques, elles n'en imposent pas moins quelques contraintes et limites.

Nous avons surtout pensé aux étudiants et autres utilisateurs de la collection qui souhaitent trouver rapidement les renseignements dont ils ont besoin, nous avons donc opté pour une présentation basée sur les empires et leurs marges, à partir de la date où les uns et les autres entrent dans l'Histoire. Ce moment peut être celui où un peuple s'émancipe et forme une entité indépendante, celui où, conquis, il est organisé, celui à partir duquel nous possédons des documents quelle que soit la langue en laquelle ceux-ci sont rédigés.

Nous avons eu encore à affronter une autre difficulté : les textes émanant de langues diverses : égyptien, grec, romain, guèze, arabe, ou des nombreux pays européens ayant fréquenté l'Afrique, les noms propres

sont orthographiés de manières parfois assez différentes. Nous avons choisi d'utiliser la plus connue indiquant entre parenthèses une autre forme très usitée. Il en est d'autres, nous en avons conscience et nous nous excusons d'avoir, pour rester lisible, dû faire un choix.

INTRODUCTION

Le *Blad es Sudan* est la partie du continent qui commence au sud du Sahara. Pierre Gourou l'assure : « Il y a peu de Noirs hors des tropiques pluvieux. » Il pose alors la question : « Les Toubou des Oasis, les Danakil, sont-ils des Noirs ? »

Ce pays des Africains est massif : 30 millions de kilomètres carrés, 1 km de côte pour 1 400 km de surface. Il se présente comme un vaste et vieux plateau. Cet ancien socle est beaucoup plus large au nord : 8 000 km d'est en ouest, qu'au sud : 3 500 km à l'Équateur. Il est largement érodé et couvert de manteaux d'altération « guillochés par un réseau de vallons disposés en feuilles de chênes ».

Plaque et aplanissements ont été déformés par des bombements ultérieurs, plus soutenus à la périphérie, si bien que l'Afrique noire se présente « en grandes cuvettes séparées par de larges seuils qui ont entravé l'écoulement des fleuves vers la mer », lesquels ont dû franchir ces barrages au moyen de rapides, voire de chutes.

Au tertiaire le bouclier arabo-africain se soulève, se casse, provoquant d'énormes émissions de lave atteignant parfois 3 000 m d'épaisseur et l'effondrement de la *Rift Valley* qui va du cours inférieur du Zambèze à la vallée du Jourdain.

En Afrique les reliefs ne constituent pas des ensembles susceptibles d'entraver la circulation des hommes. La montagne n'y « est pas répulsive », elle constitue

même souvent un refuge, et par ses pluies abondantes offre de meilleures conditions agricoles que les plaines environnantes.

Par contre les fleuves ne sont pas vraiment des voies de communication entre les hommes : ils ne sont navigables que dans des biefs de plus ou moins grande longueur, séparés par des rapides dangereux ou des chutes parfois impressionnantes. Ils ont, de plus, un débit irrégulier : parfois, en saison sèche, ils ne peuvent être fréquentés que par de légers esquifs ; en saison des pluies, par contre, ils peuvent s'étaler sur des dizaines de kilomètres et précipiter leurs eaux en des courants d'une violence exceptionnelle.

Autre particularité africaine touchant, cette fois, le climat : l'amplitude thermique faible annuellement est plus grande quotidiennement et la nuit est souvent fraîche si bien que, même sous l'Équateur, l'homme, le soir, a besoin de se chauffer.

Les pluies sont particulièrement abondantes en cet endroit, elles décroissent en direction des tropiques. Dans l'hémisphère Nord cette diminution est rapide et radicale, au sud elle est parfois troublée par les influences océaniques. A ce propos quelques phénomènes sont intéressants à signaler : l'aridité de la côte du Ghana, ou du sud de l'Angola, la pointe de sécheresse allant de la Somalie à la Tanzanie.

Il est impossible d'entrer dans le détail de la climatologie. On peut cependant affirmer que les mouvements de l'atmosphère sont lents et amples : on y connaît des tornades mais pas de cyclones sauf sur la côte Swahili de la Somalie.

Les pluies peuvent, néanmoins, tomber de façon très inégale : Pierre Gourou cite le cas de Kaniama (au Zaïre) qui certains jours reçoit 4 mm d'eau, tandis qu'au même moment à Kisamba (25 km seulement) il tombe 103 mm !

Par ailleurs si le climat exerce une action sur le peu-

plement, cette influence n'est prédominante ni sur la densité, ni sur l'élaboration des villages et la construction des maisons, ni même sur les techniques agricoles.

Les hommes, en Afrique, se sont fort peu penchés sur les possibilités d'irrigation, ils ont parfois négligé des zones fertiles et se sont entassés sur des sols médiocres : il peut y avoir 2 habitants au kilomètre carré au Gabon ou au Congo, et des pointes de 400 hommes/km^2 en pays Ibo, Haoussa, au Ruanda ou au Burundi, par exemple.

Il semble bien que les facteurs historiques ont été beaucoup plus importants pour le peuplement que toutes les données géographiques et climatiques. Ainsi dans les régions où s'est maintenue longtemps une puissance politique dynamique mais aussi dans celles où les structures villageoises sont fortes et respectées, on peut observer d'assez fortes densités : en Abyssinie, au Ruanda, dans les royaumes Mossi ou dans les cités Haoussa.

Dans celles où ne s'est exercé qu'un pouvoir instable de royaumes plus ou moins durables et rétractiles, la population est moindre et distribuée irrégulièrement.

Enfin celles où il n'y eut jamais d'autorité sont faiblement habitées sauf dans les zones-refuges.

La natalité reste élevée mais la mortalité l'est également. Avant l'épidémie du sida, elle était, par exemple, de 24‰ dans la moyenne vallée du Sénégal, de 42‰ en pays Kabre au Togo. Quant à la mortalité du jeune âge elle peut atteindre 627‰ dans la province sud orientale du Sierra Leone.

Les ravages sont dus à la faiblesse de l'encadrement médical, d'où d'insuffisantes campagnes de vaccination et l'état déficient des pratiques d'hygiène.

Les variations dans les taux de natalité et de mortalité restent cependant inexplicables dans des populations voisines et vivant dans des conditions quasiment identiques.

Les spécialistes n'arrivent pas davantage à expliquer les différences de l'état de technicité des cultures africaines : certaines n'ont jamais pratiqué que le ramassage, certains font des cultures extensives ou établissent de longues jachères, d'autres savent engraisser leur terrain et obtenir plusieurs récoltes dans l'année. Les éleveurs s'intéressent si peu aux produits agricoles qu'ils abandonnent à leurs femmes – quand elles veulent bien le faire – le travail de la terre. Les agriculteurs ne se sont pas souvent passionnés pour l'augmentation de leurs rendements et se contentent d'un outillage sommaire mais, il faut le dire, adapté à leur sol.

Alors que la roue et le tour ont effleuré le continent noir à l'est en Abyssinie dès le VII^e siècle avant notre ère, et aussi dans le Sahara où on a découvert des représentations de chars et aussi des poteries faites au tour, alors donc que ces techniques ont été connues elles ne se sont pas implantées.

La métallurgie, elle-même fort ancienne, semble avoir plus produit de bijoux, d'ornements, de statues en bronze, voire d'armes, que d'outils. Or elle était tout à fait capable de le faire.

PRÉHISTOIRE

L'Afrique berceau de l'humanité ?

Telle est la question que pose Marianne Cornevin qui fait le point des recherches africanistes sur les tout premiers niveaux de notre arbre généalogique.

La discussion porte, en particulier, sur le point de savoir si l'ancêtre commun à la lignée des australopithèques (éteinte depuis 1 million d'années) est l'*afarensis*, dont est la célèbre *Lucy*, fossile qui aurait 3 à 3,5 millions d'années, ou l'*« australopithecus africanus »* trouvé depuis l'Éthiopie jusqu'à l'Afrique du Sud et qui n'aurait que de 1,8 à 3 millions d'années.

D'autres hominidés vivent alors dans les savanes de l'Afrique orientale, parmi eux : *Robustus* et *Boisci. Homo habilis* serait le contemporain de *Lucy*. Il est le premier être classé parmi les « homo », on l'a trouvé dans quatre sites de la *Rift Valley* et au Transvaal. *Homo erectus* qui apparaît ensuite (– 1 million d'années) se rencontre aussi en Asie et en Europe.

Ces humanoïdes vivaient autour de la fente que la dérive des plaques continentales africaine et asiatique avait formé entre elles. Des volcans s'étaient formés, des émissions de lave et de cendre avaient constitué des dépôts profonds, des sources hydrothermales avaient contribué à la formation de centaines de lacs enchâssés dans de hautes chaînes de montagnes. Tous ces éléments avaient façonné un milieu favorable à la vie : les animaux pullulaient dont on a retrouvé les ossements dans les sédiments lacustres.

Près des gorges d'Oldoway (Tanzanie) où Louis et Mary Leakey fouillent depuis 1931, existe une sorte de piste sur laquelle le volcan voisin (le Sadiman) envoyait épisodiquement des nuages de cendres, emprisonnant des couches d'empreintes. On est ainsi sûr que certains de ceux qui fréquentaient cette fente avaient acquis une totale bipédie.

On aurait trouvé, en 1988, en Éthiopie, un crâne présentant des caractères de transition entre *Homo erectus* et *Homo sapiens*. Il aurait 250 000 ans d'âge, 100 000 ans de plus que celui de Ngaloba en Tanzanie, 150 000 ans plus vieux que celui d'Omo Kibbish (Éthiopie) qui a une capacité cérébrale équivalente à celle de l'homme actuel.

L'établissement de ces datations, l'existence d'industries lithiques plus avancées que dans les autres continents, à la même époque et l'opinion des généticiens conduisent à admettre qu'*Adam* serait apparu quelque part dans une zone comprenant Éthiopie, Proche-Orient et sous-continent indien.

Si le berceau de l'humanité est, selon toutes vraisemblances, l'Afrique, les hommes en sortirent très tôt. N'a-t-on pas trouvé en Europe des squelettes d'*Homo erectus* remontant à 1 600 000 ans ? Et les néandertaliens ne se rencontrent-ils pas sur tous les continents ?

Les premiers témoignages de technicité

Sur le continent même, les choses évoluent, même si cela se fait lentement.

La céramique qui marque vraiment le stade néolithique se rencontre dans les massifs au Sahara central – là même ou se situent les représentations d'aurochs domestiqués *(Bos primigenius)* – et dans la vallée du Nil.

Des tessons de poteries de l'Aïr, du Tassili-n-Ajjer et de Khartoum ont été datés de siècles compris entre – 8000 et – 7000.